

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Jacques Stephen Alexis a-t-il influencé Edwidge Danticat ? Lecture comparative de *Compère Général Soleil* et de *La récolte douce des larmes*

Joseph Ngangop

Volume 20, Number 2, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1108457ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4516>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ngangop, J. (2023). Jacques Stephen Alexis a-t-il influencé Edwidge Danticat ? Lecture comparative de *Compère Général Soleil* et de *La récolte douce des larmes*. *Voix plurielles*, 20(2), 33–47. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4516>

Article abstract

Jacques Stephen Alexis dans *Compère Général Soleil* (1955) et Edwidge Danticat dans *La récolte douce des larmes* (1999) restent plus ou moins fidèles à l'histoire. Personnages historiques et fictifs se mélangent. Dans chacun, des éléments de la fiction culminent avec ceux de la réalité. *Compère Général Soleil* est l'hypotexte de *La récolte douce des larmes*.

© Joseph Ngangop, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jacques Stephen Alexis a-t-il influencé Edwidge Danticat ?

Lecture comparative de *Compère Général Soleil* et de *La récolte douce des larmes*

Joseph Ngangop, Université de Dschang, Cameroun

Résumé

Jacques Stephen Alexis dans *Compère Général Soleil* (1955) et Edwidge Danticat dans *La récolte douce des larmes* (1999) restent plus ou moins fidèles à l'histoire. Personnages historiques et fictifs se mélangent. Dans chacun, des éléments de la fiction culminent avec ceux de la réalité. *Compère Général Soleil* est l'hypotexte de *La récolte douce des larmes*.

Mots-clés

Alexis, Jacques Stephen ; Danticat, Edwidge ; *Compère Général Soleil* ; *La récolte douce des larmes*

La mémoire d'un peuple est trop importante pour être abandonnée aux seules personnes qui revendiquent le droit de la vivifier. C'est la raison pour laquelle des romanciers, loin de faire seulement de la fiction, transforment l'univers de leurs romans en des lieux de souvenir. C'est le cas d'Edwidge Danticat dans *La récolte douce des larmes* (1999). La lecture de cet opus nous fait revivre de lugubres pages du passé haïtien. On pourrait s'arrêter là et s'intéresser aux questions relatives à la littérature et à la mémoire. Mais, la reconnaissance que l'auteure exprime dans un élément de paratexte, les remerciements à l'endroit de Jacques Stephen Alexis pour *Compère Général Soleil* (1955), fait penser à une influence de ce dernier. Dès lors, dans quelles mesures peut-on dire, à partir de *Compère Général Soleil* et de *La récolte douce des larmes*, qu'Alexis aurait influencé Danticat ? Quelles leçons peut-on tirer d'une telle influence ? Pour répondre adéquatement à ces questions, deux approches me serviront de lentilles. Il s'agit d'une part, de celle dite comparée et, d'autre part, de celle dite herméneutique. La première, issue du comparatisme constructeur tel que proposé par Bernard Franco me permettra de majorer les similitudes. La seconde, telle que suggère Heidegger (312), me permettra de proposer des interprétations aux thèmes observés sans écrans. Je partirai ainsi de quelques homologues à quelques enjeux de la « pensée de la trace ».

Homologies

Dans cette première grande articulation, je rapproche des thèmes qui se trouvent à la fois dans *Compère Général Soleil* (CGS) et *La récolte douce des larmes* (RDL).

La mer, symbole de détresse et de joie

Lire ces romans en s'intéressant à l'eau, c'est comme errer d'une cour de deuil à une cour de festivals. Dès l'épigraphie de *RDL*, le Jourdain est le lieu macabre où, d'après le chapitre 12 aux versets 4 à 6 du livre des Juges de la Bible, des milliers d'Éphraïmites ont été assassinés. La dédicace de *RDL*, signée paradoxalement d'Amabelle Désir, personnage central du roman, est destinée à la « Mère des Rivières ». L'un et l'autre sont des fleuves et confirment la hantise de l'eau qui s'empare de la mémoire d'Amabelle. Elle est significative et renvoie au lieu où ses parents ont péri. D'entrée de jeu, à l'incipit, la noyade de ses parents constitue une obsession, un cauchemar et cette dernière parvient difficilement à se défaire de cette image macabre. Le roman, prioritairement son chapitre neuf, offre des flash-backs sur la tragédie de la noyade des parents de l'héroïne. C'est au bord du fleuve Massacre, qui porte si bien son nom, en mémoire du massacre des boucaniers français par des Espagnols, que Papi et La Señora Valencia ont fortuitement rencontré Amabelle et l'ont emmenée : « Nous sommes allés à la rivière et tu étais là, [...] assise sur un gros rocher et tu regardais l'eau comme si tu attendais une apparition. Papi a payé un des garçons du bord de l'eau pour qu'il lui serve d'interprète... » (104-105).

Cette angoissante vue de l'eau est aussi présente dans *CGS*. L'Artibonite, dont les portraits physique et moral, la filiation en font un fleuve redoutable, un mastodonte, « le monstrueux boa liquide qui se balance par monts et par plaines » (155), est vénéré des paysans qui le nourrissent pour quêter sa générosité. Il porte une part considérable du destin des Haïtiens. Le narrateur abonde en métaphores révélatrices de sa puissance, de sa sinuosité ; il est témoin des tribulations de tout un peuple : « L'Artibonite connaît la chronique de notre sol. Il a assisté à la traite d'une race de métal, qui a survécu aux géhennes. [...] il a été témoin de la naissance brutale de la nation après un long murissement historique, pendant lequel se sont mêlés les rameaux disparates venus d'Afrique, dans la fournaise ardente de la société domingoise » (166-167). Quand surgit « son instinct de massacre, alors il dévaste » (167). S'il inonde les habitants « de son inépuisable bonté », comme je le soulignerai bientôt, il les accable aussi de « la terreur de ses folies sauvages » (167). Par un effet de contraste, lorsque son instinct de massacre se réveille, c'est la catastrophe, comme s'il se souvenait soudain de son nom : « sa propre folie de massacre et (par) le grondement de l'orchestre de ses eaux ivres » ; le « fleuve de larmes, fleuve de massacre, dieu d'épouvante » (170) est sourd aux suppliques des sinistrés.

De même, au travers du rapport entre les hors-textes et les textes que l'on observe dans les deux œuvres, l'eau fait penser à diverses angoisses. Le hors-texte dans *RDL* révèle la place que l'eau aura dans le texte. Le prologue de *CGS* est particulier en ce sens qu'il annonce le

texte. Il campe déjà le personnage central, Hilarion, frappé par la misère et la maladie. Surpris en flagrant délit de vol, il est rossé et conduit dans un cachot. Le paratexte ici est aussi un intertexte. Loin de conduire le lecteur à haïr l'eau et à diaboliser la mer, cette intertextualité présente aussi l'eau comme gardienne et témoin de vie. Par exemple, c'est le fleuve tabernacle, l'Artibonite, qui a accueilli le sang des martyrs et l'a orienté vers la mer comme par souci de le préserver, à l'instar de la bouteille jetée à la mer de Vigny, avec un message à l'adresse de la postérité. Le fleuve a été un adjuvant de tous les combats des Haïtiens :

Quand arriva la grande invasion des nouveaux vandales, les Américains, crucifieurs d'hommes, il a porté les paysans patriotes et aidé les embuscades. L'Artibonite est nourricier de notre peuple. Il est père du café. C'est lui qui donne le riz. C'est lui qui rend gras le bétail. Il fait les fruits non pareils. Si la canne à sucre est juteuse, le clairin nouveau généreux, notre rhum sans rival, c'est au fleuve qu'ils le doivent. (167)

Comme on peut le constater à travers ces tournures emphatiques, le fleuve est présent pendant des moments de crise. Il est complice des combattants haïtiens, pourvoyeur en vivres et autres denrées essentielles. C'est un allié débordant de générosité et de prévenances. Fleuve protecteur, maternel, il alerte, il sauve les récoltes lorsque les intempéries annoncent le pire, et restitue la joie aux paysans. Il s'octroie les facultés de la parole, des cris d'animaux et autres expressions fortes de la nature pour mettre la puce à l'oreille des habitants :

Les vieux nègres de la plaine racontent qu'à chaque fois que quelque chose de grave va survenir dans la vie de notre peuple, le fleuve parle. Il crie d'une voix de tonnerre : un vaste barrissement, qui déchire le silence de la nuit puis, pendant des heures, le fleuve tire de temps en temps un coup bref comme le canon. (167)

De tout ce qui précède, on note que le fleuve, dans chacun des romans, comporte deux faces : une de tendresse et l'autre de détresse. Le narrateur juxtapose les forces de Pathos et celles de Thanatos, réalise un équilibre entre le fond et la forme, la structure de surface et la structure profonde, à la satisfaction du lecteur avide de sensations fortes. Ainsi, la description de l'Artibonite se veut un relevé équilibré des joies et des peines de la vie paysanne, une alternance de périodes de gloire et de détresse. Le lecteur averti constate tout ceci en même temps qu'il découvre au fil des textes ce qu'Edouard Glissant, dans *Discours antillais*, appelle le « détour », notamment linguistique, auquel une sorte de fatalité est liée dans nos œuvres.

Le détour linguistique et la fatalité

En empruntant le terme « détour » chez Glissant, qui y voit « un exercice permanent de détournement permanent de la transcendance » (49), j'entends par « détour » linguistique, le fait pour quelqu'un de travestir une langue qu'on lui impose. C'est le cas lorsque le narrateur de *La récolte douce des larmes* avoue que, pour eux les Haïtiens, dans la plupart de leurs palais,

« les mots espagnols étaient teintés de kreyol ou même traduits dans cette langue » (199). C'est peut-être pour punir les auteurs de tels travestissements que le sort des individus sera désormais lié à leur attitude vis-à-vis de la langue à eux imposée.

En effet, dans les deux romans, la prononciation d'un mot détermine le destin des individus. L'épigraphe de *La récolte douce des larmes*, un extrait de la Bible, prépare le lecteur à cette fatalité et campe la trame d'un récit où Galaad et Éphraïm ont leur pendant, à savoir les Dominicains et les Haïtiens. Le Jourdain serait le sosie de l'Artibonite. Le mot fatal dans l'épisode biblique que duplique l'auteure de *RDL* est « Shibboleth », transposé dans la fiction en « perejil ». L'antagonisme dans la mythologie biblique a laissé des milliers de victimes éphraïmites, tout comme il débouche dans le roman de Danticat à un pogrom d'Haïtiens. Ici comme là, la cruauté et l'intolérance des bourreaux galaadiens et dominicains sont mises en exergue en tant que manifestations patentes de la bêtise humaine et de l'instinct animalier des hommes, encore prisonniers de la caverne. Au-delà de la dénonciation, les deux écrivains condamnent ces actes d'une barbarie inouïe. Fuir cette barbarie est une manifestation du « détour ».

Les sœurs dominicaines qu'Amabelle, Wilner, Tibon, Yves et d'autres rencontrent sur le chemin de la fuite, ont un destin différent du leur, non par un quelconque mérite, non au terme de la réalisation d'un exploit, fût-il surhumain, mais par un banal fait aléatoire, à savoir la prononciation d'un mot. Ainsi, « les sœurs ne rencontreraient pas autant d'obstacles que nous à Dajabón », confie la narratrice de *La récolte douce des larmes*. « Si on leur demandait de dire « perejil », elles pourraient prononcer le mot sans difficulté » (119). De nombreux Haïtiens, faute de pouvoir prononcer correctement ce mot, ont perdu la vie. Voici ce qu'en dit la narratrice : « Beaucoup avaient entendu parler de groupes de Haïtiens tués dans la nuit parce qu'ils ne parvenaient pas à rouler les 'r' ni à prononcer la jota gutturale pour demander du persil, pour dire perejil » (177).

Plus loin, c'est le même scénario : dépouillées, contraintes à la génuflexion en guise de punition supplémentaire, poussées à la manducation involontaire du persil fourré à la bouche par des mains méchantes, impitoyablement lapidées, les victimes agonisent dans un afflux de sang à des endroits sensibles du corps :

Les jeunes agresseurs agitaient des branches de persil devant nos visages.
« Dites-nous ce que c'est, dit l'un. Que diga perejil. » A ce moment, je croyais vraiment que si j'avais voulu, j'aurais pu prononcer le mot correctement, [...] même si le roulement du r et la précision gutturale de la jota m'apparaissaient parfois comme une association bien difficile à supporter pour ma langue. (284)

Ce fameux mot qui fixe le destin des individus, hante la narratrice, la poursuit jusqu'à dans son statut de miraculée, quand bien même elle échappe au massacre et se retrouve saine et sauve sur la terre natale d'Haïti : « je retournerai avec Odette pour qu'elle dise son 'pèsi' au Generalissimo, car je ne saurai pas comment prononcer le mot moi-même. Ma façon de le dire – bien que fautive – serait toujours 'perejil' » (284).

Le décor est quasiment similaire dans *Compère Général Soleil*, où les travailleurs tombent dans le piège qui leur est tendu. Le sifflet du watch-man qui impose un arrêt inattendu du travail, précède le rassemblement de tous les travailleurs et débouche sur une discrimination sélective. L'étau se resserre sur les Haïtiens, épinglés par la prononciation du mot fatal :

On les faisait défiler et on leur demandait de prononcer un seul mot : pelehil ... Les Haïtiens prononçaient pour la plupart difficilement ce mot correctement. Il n'y avait pas d'Haïtiens parmi les Dominicains. Dès qu'on eut fini, une ruée de gardes dispersa les Dominicains, loin du champ ... C'étaient aux Haïtiens qu'ils en voulaient ... (309)

Comme on le constate, la cible est clairement déterminée ; la répression n'est ni hasardeuse ni aveugle ; on prend soin de procéder à une répartition dichotomique des travailleurs avec d'un côté les bons, ceux qu'on veut préserver, les Dominicains, et de l'autre, les mauvais, ceux qu'il faut exterminer, les Haïtiens. Les gardes, les mercenaires fascistes tirent sur la foule et font de nombreuses victimes et de blessés :

Un travailleur s'étant redressé sur le flanc hurlait à pleins poumons :
Assassins ! ... Assassins ! ...
Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Un coup de baïonnette sous le bras l'avait achevé. Un autre, un rougeaud, qui tenait son ventre ruisselant de sang, s'était mis à crier :
Pelehil, pelehil, pelehil...
Était-il Haïtien ou Dominicain ? Le lieutenant s'approcha, le frappa et l'étendit raide mort. (312)

C'est une chasse ouverte, une traque, faite d'atrocités, de brutalités ; les policiers de la dictature parcourent la ville, à la recherche de l'ennemi haïtien ; il est débusqué dans ses derniers retranchements. Des hurlements de joie accompagnent chaque tuerie perpétrée par des bandes trujillistes assoiffées de sang, à coups de couteau ou de baïonnette, dans le cynisme le plus total :

Quand un indicateur leur désignait une maison où habitaient les Haïtiens, ils brisaient les portes à coups de crosse et de talon, puis se ruaient à l'intérieur. Les cris de femmes violées et des blessés, les râles des mourants, le clapotis de la pluie sur les toits, les détonations de la foudre et des armes à feu se mêlaient dans un tintouin d'orage hertzien. (319)

Cet intertexte qui transcende les deux romans, se retrouve dans le rapport entre ouvriers et bourgeois.

Ouvriers et bourgeois : deux mondes inconciliables

Le moindre élan chaleureux amorcé par le camp des bourreaux à l'égard des victimes est suspect et, par conséquent, radicalement rejeté. Contre toute attente, une dame de cette classe invite les coupeurs de cannes à sa table, comme par souci de se donner bonne conscience. Malheureusement, cette invitation, qui transite par la domestique, est déclinée sans le moindre ménagement par les destinataires. Surpris, ces derniers opposent une fin de non-recevoir à ce clin d'œil, non sans évoquer quelques motifs de leur refus catégorique :

La nouvelle de l'invitation de la Señora Valencia circula rapidement au sein du groupe. Certains haussèrent les épaules. D'autres levèrent les sourcils. Pour mieux regarder la maison, certains retirèrent les sacs de toile et les chapeaux qui les coiffaient. Des discussions s'ouvraient et s'achevaient aussitôt. Qu'est-ce qu'elle leur voulait ? Peut-être allaient-ils tous être empoisonnés ? (*RDL*, 127)

Le fossé est abyssal entre les deux mondes ; il s'agit de deux groupes qui vivent côte à côte mais dos à dos. C'est ce qu'illustrent aussi ces histoires relatées que raconte à son tour une femme, personnage de *La récolte douce des larmes* : « une semaine plus tôt, une domestique qui travaillait chez un colonel depuis trente ans avait été poignardée par lui à la table du repas. Deux frères avaient été sortis d'un champ de canne à sucre et tués à coups de machette par des gardes » (127).

Dans *Compère Général Soleil*, les deux camps antagonistes sont constitués, d'une part, des hommes de sucre, des travailleurs de la canne, des ouvriers, des compañeros, dont un leader est, entre autres, Paco Torres, et, d'autre part, des watch-men, des Américains, des bureaux de la compagnie, d'Escudrero, des flics, de la police. Ceux-ci sont impitoyables et renvoient souvent ceux-là qui lèvent la tête. Quant à ceux-là, leur arme la plus forte demeure la grève, « la huelga », que leurs bourreaux redoutent énormément. Paco Torres, ouvrier renvoyé qui harangue la foule et l'incite à la grève, est assassiné. Le grand mouvement de colère et d'indignation que suscite ce meurtre, reçoit un appui international, représenté par Dominica Betances, jeune femme peintre arrivée de France qui éblouit l'assistance non seulement par un chant qu'elle entonne, mais aussi par ce drapeau rouge dont elle couvre la bière. Cet acte de haut courage qui suscite un capital de sympathie considérable, en fait une héroïne venue célébrer la mémoire d'un héros tombé au champ de bataille. Cette mort soude les combattants, les renforce dans leurs convictions et n'offre aucune brèche à la division tant souhaitée et parfois entretenue par le camp adverse. Le rapport de force est numériquement en faveur des victimes, ces pauvres hères dont la pénibilité du travail a durci le caractère. C'est pourquoi le

cadavre de Paco Torres, d'abord dissimulé par les sbires de la compagnie, est ensuite rendu aux ouvriers dont la foule grondante fait peur à la direction de la Compagnie affolée, d'autant plus que les policiers se sentent impuissants « devant cette mer humaine venue de tous les coins de tous les faubourgs et des plantations environnantes » (287). Les officiers rageurs, jadis violents, redoutent l'émeute. La marée humaine qui escorte la dépouille jusqu'au cimetière, est compacte et impressionnante.

Les travailleurs de sucre sont organisés et solidaires. Ils tiennent souvent des réunions à proximité des plantations pour peaufiner leurs stratégies de lutte et de revendication, à l'insu des policiers qu'ils réussissent à déjouer avec brio. Artigas Gutierrez est chargé de déposer les revendications auprès de la Compagnie. C'est un ancien coupeur de canne en retraite qui reste solidaire de ses jeunes collègues, qu'il abreuve de ses conseils et de sa longue expérience. Les travailleurs procèdent par vote lors de séances houleuses, au terme desquelles des décisions capitales doivent être prises. Santa Cruz, homme au physique peu imposant mais à la robustesse idéologique avérée et aux qualités morales certaines, est une autre figure de proue du mouvement ; homme discret mais efficace, il assiste à l'enterrement du combattant Paco Torres, conscient des oppositions de classe et de ses implications. On peut ainsi saisir la réalité haïtienne grâce à la grille marxiste.

Malgré la brutalité des soldats, les empoignades qui les opposent aux coupeurs de canne, ne se soldent pas toujours en leur faveur, paradoxalement. C'est avec ironie et délectation que le narrateur revient sur un épisode de bataille rangée entre les belligérants, comme par souci de mettre en relief la force de résistance et la riposte farouche des « faibles » : c'est la célébration implicite de la victoire des innocents sur les coupables.

Un samedi soir, dans un café gonflé d'ennui, des soldats dominicains avaient cherché querelle à quelques Haïtiens qui tuaient leur spleen à coups de dés et de rhum blanc. Ils étaient entrés et s'étaient mis à les injurier, eux qui ne leur avaient rien fait, rien dit.

- Encontramosa cado paso estos Haïtianos malditos ! ... Un autre avait craché en disant :

- Hijos de puta !

Et ça avait continué comme ça. Brusquement, l'un d'eux alla jusqu'à lui porter la main au collet, à lui, François Crispin ! Josaphat aussitôt s'était dressé à son côté. Ça avait fait une bataille terrible. Les autres Dominicains qui étaient là croyaient que les soldats allaient donner une bonne raclée aux Haïtiens, mais les travailleurs du sucre, même si ça mange mal, c'est costaud ! En un rien de temps, Josaphat avait envoyé trois soldats à terre. Ça n'avait pas trainé avec les autres. Quelques Dominicains s'étaient mis avec les Haïtiens et on avait nettoyé, balayé du terrain cette racaille trujilliste. (CGS, 157)

Cet autre thème présent à la fois dans *La récolte douce des larmes* et *Compère Général Soleil* est étroitement lié à celui relatif aux signes avant-coureurs du pogrom.

Les signes prémonitoires du pogrom

Tout commence dans *RDL* par une nouvelle semblable à une rumeur, à savoir le renvoi des travailleurs haïtiens dans leur pays, la mort de Joël, jeune coupeur de cannes heurté par le véhicule d'un bourgeois, Señor Pico. Accident ou acte prémédité ? Toujours est-il qu'un climat de méfiance plane dans l'air. Un ensemble de meurtres enregistrés par-ci, par-là, crédite la thèse d'un complot contre les Haïtiens. Bien plus, sur le chemin qui mène chez Sébastien, Amabelle rencontre un groupe de maçons haïtiens qui lui déconseillent, argument à l'appui, sa randonnée nocturne. Chacun de ces hommes tient une machette à la main comme bouclier ou comme outil de défense. C'est la preuve du climat de suspicion et d'insécurité qui prévaut. La conviction qu'un danger plane est partagée. La disparition de Joël, loin d'être une scène anodine, est une alerte qu'il faut prendre au sérieux. La conversation ci-après révèle une atmosphère d'inquiétude et la nécessité d'un minimum de dispositions sécuritaires à prendre :

« Où est-ce que tu vas comme ça à cette heure de la nuit, Amabelle ? demanda-t-il.

– Je vais voir Sébastien, dis-je.

– Tu n'as pas entendu ce qui se dit en ce moment ? demanda-t-il.

– Qu'est-ce qui se raconte ?

– On dit que des gens sont tués... Tu devrais dire à Sébastien qu'il vienne te chercher quand il veut te voir la nuit », dit-il (...)

« Ce n'est pas prudent de te déplacer seule en ce moment, m'avertit Unèl.

– Merci de ton conseil, dis-je.

– Nous voulons protéger les gens de notre peuple, dit Unèl. Après la mort de Joël, nous avons formé des patrouilles de surveillance de nuit. S'ils arrivent, nous serons prêts à les recevoir. (140)

Un Haïtien, nanti de prémonitions et riche de présages, flairant l'imminence du danger, prend la courageuse décision de rentrer au bercail. Il fixe le jour de son départ, trace son itinéraire, accepte de tout perdre pour reprendre une nouvelle vie à Haïti. Voici un extrait qui rend compte de la détermination du déserteur d'Alegria :

– Je rentre... Je ne vais pas attendre que les choses passent des bavardages au bain de sang, je rentre à Haïti. Je ne prendrai pas les routes carrossables où se trouvent tous les soldats, je passerai par les montagnes. Je m'en vais dès samedi. Je suis prêt à tout laisser derrière moi. Merci, Alegria. Nous avons passé du bon temps ici, mais maintenant il faut que je te dise adieu. (139)

Les signes d'une volonté farouche de se débarrasser des Haïtiens s'accumulent. Unèl est un homme averti qui s'engage à conscientiser ses compatriotes au sujet du climat délétère qui prévaut. Une campagne de proximité et une patrouille nocturne sont organisées à cet effet :

Je vais profiter de cette occasion pour avertir les autres. Les temps ont changé. Nous devons tous rester sur nos gardes.

Unèl et ses hommes allèrent de baraquement en baraquement demander à chacun d'être vigilant, de ne pas sortir seul la nuit. Il enrôla quelques sentinelles supplémentaires parmi les ouvriers, dont certains qui lui promirent de patrouiller dans la vallée avec lui la nuit suivante. (140)

L'ordre d'exterminer la population haïtienne serait venu du sommet de l'État, plus précisément du Generalissimo qui nourrit de sombres desseins contre les Haïtiens coupables à ses yeux de « l'invasion » de la Dominicane. Le docteur Javier, très abattu, demande à Amabelle, sur un ton à la fois de supplication et d'impératif, de fuir car les Haïtiens sont en danger de mort, de source sûre : « S'il te plaît, écoute-moi, murmura-t-il en kreyol. Tu dois quitter cette maison immédiatement. Ce sont des amis de la frontière qui viennent de me l'apprendre. Sur les ordres du Generalissimo, des soldats et des civils sont en train de tuer les Haïtiens. Il se peut que dans quelques heures ils atteignent la vallée » (154).

C'est quasi la même ambiance que l'on observe dans *Compère Général Soleil* ; et c'est Domenica Batances qui lève le voile sur le complot qui est ourdi contre les travailleurs haïtiens en terre dominicaine. Elle se rend de manière inopinée chez Hilarion pour dévoiler la triste nouvelle. Ce qui est certain, c'est la préparation d'un coup dont la nature demeure floue. Elle s'appuie, dans son assertion, sur des rumeurs faisant état d'indiscrétions mais aussi sur des éléments objectifs : l'arrivée massive des soldats lourdement équipés dans deux villes stratégiques. Il s'agirait d'une revanche visant à laver l'affront du succès retentissant de la grève qui, non seulement a révélé la fragilité et l'invincibilité du camp adverse, mais a suscité d'autres soulèvements. C'est pourquoi les conseils qu'elle prodigue sont ceux de qui-vive, d'esquive et de prudence :

Je suis venue parce qu'on est arrivé à savoir qu'il se prépare quelque chose contre les travailleurs du sucre. On ne sait pas exactement quoi, mais c'est sérieux. Des centaines de gendarmes sont arrivés aujourd'hui à Macoris par camions. On leur a distribué de grosses rations de rhum et de munitions. Tout ça ne présage rien de bon. Le succès de la grève a été un rude coup pour eux, les grèves éclatent un peu partout, aussi le Chacal a dû décider de frapper un grand coup. Paraît-il, on a envoyé des tas de soldats à Dajabon aussi. On dit aussi que des soldats ivres se sont vantés de faire couler le sang de ces haïtianos malditos, comme ils disent... On va essayer d'en savoir plus, mais il faut être prêt à tout. Ils tenteront la provocation, il faut être prudent, très prudent, et éviter les querelles... (304-305)

Une autre alerte se lit dans l'attitude de Conception qui débarque brusquement chez Claire-Heureuse et la contraint à la suivre :

Conception avait un drôle d'air. Elle prit Désiré dans ses bras :
— Il faut que tu viennes chez moi avec Désiré, tout de suite.

- Mais c'est que j'ai du travail...
- En avant, prends quelques vêtements et surtout ne t'émotionne pas ; avec le lait que tu as dans la poitrine, tu ne dois pas, quoi qu'il advienne...
- Claire-Heureuse la regarda, interdite, sans comprendre.
- Je te dis de venir. Tu es seule ici avec Désiré. Il va y avoir des événements. On ne sait pas ce qui peut arriver, fais vite, prends tout ce que tu peux. (313)

Face à la surprise et à l'hésitation de Claire-Heureuse, Conception se trouve obligée de donner des explications complémentaires dans le but de la convaincre : « on parle de faire un mauvais parti aux Haïtiens. On ne sait ce qui peut arriver. Il y a des tas de gardes en ville ... chez moi, tu seras à l'abri. Avec tous les indicateurs de police, on connaît toutes les maisons des Haïtiens » (313).

Au-delà de ces raisons, il y en a d'autres qui lui donnent parfois du sourire, lequel sourire est plus tard obscurci.

Histoire d'un amour inachevé

Compère Général Soleil et *La récolte douce des larmes* peuvent être considérés, à juste titre, comme des romans d'amour, bien que ces aventures amoureuses ne parviennent pas à leur terme. En effet, deux couples se forment dont il convient d'évoquer la naissance, l'évolution et la fin inespérée. Le premier couple est celui constitué par Claire-Heureuse et Hilarion. À la genèse de cette idylle, Hilarion sort de prison et respire l'air libre. C'est ainsi qu'il se rend à la Mer Frappée pour un bain. Le hasard veut qu'une jeune fille se livre au plaisir de la nage à une vingtaine de mètres de lui. À la suite d'un incident, il sauve la jeune fille des tenailles acérées d'un crabe agressif. Cet acte d'altruisme ne laisse pas la victime indifférente à un rendez-vous que le jeune homme lui arrache et au terme duquel elle prête serment :

- ... Hilarion, ô ?... Tu vois, tu connais déjà tout de moi. Je ne voudrais pas faire la vie comme ces femmes qui changent d'homme comme de coiffure. Je ne voudrais pas faire de la peine à ma vieille marraine. Tu sais, c'est une vieille bien honnête. Tu vois..., je t'ai donné ma fleur, ce que je ne voudrais donner qu'à un seul homme, sans faire de chichis, sans grimace, presque sans parler... Je t'aime, Hilarion, je t'aime... Mais je ne voudrais pas faire la vie. Ma marraine m'a tellement sermonnée... Et puis tu m'as prise sur le sable, je n'ai pas résisté, vois-tu... Je n'ai rien dit, j'ai fait l'amour avec toi, parce que... Tu m'écoutes, Hilarion ? Je ne veux pas faire la vie, je ne veux pas... (CGS, 78)

Cet extrait s'apparente au serment de fidélité prêté par les préposés au mariage lors de l'échange des alliances. Elle se destine à lui. D'emblée, elle paraît sérieuse, animée du souci du qu'en dira-t-on, soucieuse de ne pas décevoir sa nourrice. Les choses s'accélèrent, c'est un tournant dans la vie d'Hilarion, d'autant plus qu'elle ne tarde pas à être enceinte. Le portrait de Claire-Heureuse en fait une fille sérieuse, honnête, belle, prometteuse, qui accepte son mari avec « le mal caduc » dont il souffre. En acceptant de faire route avec un garçon malgré le

sérieux handicap de ce dernier, elle imprime à cet amour un cachet particulier ; elle apporte tout son soutien à Hilarion dans ses multiples quêtes. On peut parler d'une éclaircie dans la vie terne d'un garçon qui a perdu son premier emploi et qui a séjourné en prison pour vol. Elle est fidèle et accompagne son mari au cours du soir dans le cadre de sa formation idéologique. Elle n'aura pas peur d'aller rendre visite à Pierre Roumel, prisonnier politique séquestré pour ses idées révolutionnaires, consolidant ainsi les amitiés de son époux. De souche paysanne, élevée par Marraine, elle va au cours du soir pour combler, à l'instar de son mari, les failles d'une éducation scolaire qu'elle n'a pas connue. Leur union a lieu dans la simplicité du « plaçage » et elle s'exerce au petit commerce qui améliore leur quotidien.

La scène de la gifle, loin d'être une simple scène de ménage, est significative. Loin de séparer les deux, elle les rapproche davantage. On se serait attendu à une réaction de révolte de la part de la femme ; loin s'en faut, elle s'engage dans une méditation qui l'amène à comprendre que son mari a changé et qu'il vaut mieux le rejoindre dans son univers.

Grâce au cours du soir, Hilarion devient un passionné de lecture et en apprend énormément sur l'histoire d'Haïti. Sa santé s'améliore. Le couple, pour tout dire, est quasi heureux : « pour Hilarion et Claire-Heureuse, l'amour commençait à aller vers les grandes profondeurs » et ils vivent « les paradis de la douceur » (161).

Mais la misère porte un coup fatal à cet amour. Les difficultés matérielles s'amoncellent, la violence verbale et les paroles amères s'en mêlent ; il y a vente d'objets pour assurer la survie : « peu à peu, pour Hilarion et Claire-Heureuse, [...] l'amour apprit à se mettre au lit sans souper, puis babiller de tout et de rien, avec une bouche pleine du goût des larmes » (162). L'animosité des trujillistes à l'égard des Haïtiens les contraint à une fuite hors du territoire. Cette aventure est fatale : le bébé au nom significatif de Désiré ne supporte pas la rudesse de l'évasion et meurt. Son géniteur succombe à son tour, après avoir reçu une balle des gardes de la frontière.

La récolte douce des larmes offre un pareil spectacle de désolation. Lorsque les amants Sébastien et Amabelle convolent en justes noces, l'espoir est permis, des attentes formulées. Mais le projet de massacre des Haïtiens, qui passe de l'intention aux actes, contrecarre l'avènement de cet amour naissant. Amabelle, qui échappe miraculeusement au massacre, se retrouve de l'autre côté du fleuve, en terre natale haïtienne, pour se rendre à la douloureuse évidence que son mari n'a pas échappé au pogrom.

Les deux protagonistes sont importants dans la trame du récit ; la femme en est la narratrice. L'auteur lui confie la responsabilité d'un récit dont les premiers mots sont dédiés à l'élui de son cœur, celui qui prescrit la thérapeutique appropriée à son mal et sait la consoler.

En déclinant son identité dès la première phrase du texte, elle trahit la place centrale qu'il occupe dans sa vie, la proximité des deux êtres cache mal leur intimité :

Son nom est Sébastien Onius.

Presque toutes les nuits, il vient mettre un terme à mon cauchemar, celui qui m'obsède, celui où mes parents se noient. Quand mon corps se bat contre le sommeil, lutte pour demeurer éveillé, il me dit dans un murmure : « Laisse-moi te ramener.

– Ramener où ? » Je pose cette question sans sentir mes lèvres remuer.

Il me dit : « Je te ramènerai dans la grotte de l'autre côté de la rivière ». (11)

Cette promesse ne sera pas tenue et elle retournera seule au bercail. Prototype du coupeur de canne fort, dont le corps porte les stigmates d'une vie d'airain, il s'affirme plus comme un protecteur que comme un amant, celui qui couvre la « femme-enfant » de ses ailes duveteuses : « quand il n'est pas là, j'ai peur de ne connaître personne et que personne ne me connaisse » (12).

« Son nom est Sébastien Onius » revient plusieurs fois dans le texte comme un leitmotiv (12 ; 302 ; 303 ; etc.), notamment à l'incipit et à la clausule comme pour signifier que ce personnage est l'alpha et l'oméga de sa vie, le commencement et la fin. Cet amour, commencé clandestinement dans une grotte, n'a pas eu le temps de grandir pour se déployer librement : « c'est là que Sébastien et moi avons fait l'amour pour la première fois, debout dans cette caverne, dans un recoin où vous vous sentez à moitié enterré, bien que la lumière ne puisse s'empêcher de vous y suivre et de rester » (114). La mort de Joël, leur compatriote et compagnon de route, a été un aiguillon pour cet amour et l'homme a décidé d'agir vite, de le légitimer en envoyant le vieux kongo demander la main d'Amabelle, conformément à la coutume du pays.

Hantée par l'idée inacceptable de ne plus revoir Sébastien, Amabelle se morfond dans la solitude, en même temps qu'elle vieillit, et même le séjour à Alegria lors d'un voyage clandestin ne lui permet pas de retrouver l'objet de ses rêves. Le récit est parsemé de souvenirs nostalgiques propres au langage amoureux, du désir d'être ensemble, comme le recommande la passion : « parfois, je lui faisais la cuisine. Chaque fois que nous pouvions, nous mangions ensemble ... J'ai presque rêvé de toi, lui dis-je. J'étais à la maison et je voulais que tu sois avec moi » (60). Dommage, Sébastien a trouvé la mort lors de la traversée du fleuve. Le récit insiste plus sur les souffrances de la femme et moins sur celles de l'homme. La narratrice entretient le souvenir de Sébastien et espère le revoir. L'attente, longue, hypothétique, s'apparente à la parousie. Le chapitre 40 est un hymne à son honneur :

« Sébastien, le massacre m'a montré que la vie peut être un don étrange, dis-je. Le souffle, comme le verre, est toujours en danger. J'ai choisi une mort vivante

parce que je ne suis pas courageuse. Il faut de la patience, disais-tu, pour que se lève un soleil couchant. Deux montagnes ne peuvent pas se rencontrer, mais peut-être que toi et moi pourrions nous rencontrer de nouveau. Je viens vers ta cascade. » (304)

La disparition des deux hommes est d'autant plus douloureuse qu'aucun d'eux n'est assuré d'une descendance. Tout porte à croire que la vie s'arrête parce que le fil continuateur est rompu et les deux hommes privés de postérité.

Alexis s'accommode de ce que Glissant appelle « la pensée de la Trace » (*Nouvelle région*, 116). Ses efforts servent de souffle scriptural pour ceux d'après lui. C'est le cas de Danticat.

Tracer Stephen Alexis, quels signaux ?

Au sens de Paul Ricœur, « se souvenir c'est non seulement accueillir, recevoir une image du passé, c'est aussi la chercher » (67). Régulièrement manipulée et triturée, la mémoire disponible représente parfois un danger pour les individus qui la partagent. Il leur faut donc, de temps en temps, chercher les images du passé. Ils doivent faire leur cette « errance qui oriente » (67) non seulement vers leurs spécificités propres, mais aussi vers la considération d'autres particularités. Entre Danticat et Alexis, le souvenir est pluriel. D'abord, il y a le pays, Haïti, le centre, la mater dolorosa, la terre nourricière, la victime des complots historiques, dont il convient de se souvenir, d'autant plus que l'épopée de 1804, qui entre dans la confection de la légende dorée de cette terre où « la Négritude se mit debout pour la première fois » (Césaire 32), ne couvre pas sa légende noire, faites de plaies béantes aux séquelles énormes et pas entièrement cicatrisées. Le mouvement de retour au pays amorcé par les protagonistes marque le caractère incontournable de la terre natale dont tout éloignement engendre un déséquilibre et une fragilisation. La menace du danger contraint l'enfant à chercher un abri sous le parapluie de la jupe maternelle. Ensuite, il y a un idéal. Il s'agit de venger une victime innocente par le tranchant scalpel des mots et de perpétuer une tradition littéraire, celle des présupposés idéologiques, celle de l'engagement au sens sartrien du terme. Le drame de 1937, c'est-à-dire le massacre des Haïtiens en République dominicaine, se situe dans le prolongement des horreurs de la douloureuse traversée transatlantique, des conditions de vie précaires des esclavages et bien d'autres aberrations, de même qu'il préfigure la catastrophe duvalérienne et le tsunami de 1990.

N'est-ce pas le sens même de ce credo qu'entonne le narrateur de *Compère Général Soleil* en ces termes : « Il faut que tu crées un autre Hilarion, d'autres Désiré, toi seule peux les

recréer... Va vers d'autres matins d'amour, vers d'autres jours de la Saint-Jean, vers une vie recommencée » (350) ? Bien plus, se souvenir ensemble est une expression des solidarités, lesquelles sont indispensables pour partager la beauté du monde et conjurer ses souffrances. C'est dans ce sens que Glissant affirme : « si nous voulons partager la beauté du monde, si nous voulons être solidaires de ses souffrances, nous devons apprendre à nous souvenir ensemble » (161-162).

La pensée de l'Un (Glissant, *Discours*, 307) stipule qu'à part elle, aucune autre ne vaut. Pour elle, il n'y a qu'une seule façon de comprendre l'autre, d'être, d'exister, et elle est universelle. C'est à elle que le narrateur de *Compère Général Soleil* fait allusion dans les propos suivant :

Maintenant, tu sais comme moi ce qu'il y a dans le ventre de la misère, ce qui fait que toutes les merveilles que donne notre terre ne sont pas aux nègres et aux négresses comme nous, tu sais pourquoi les blancs américains sont les maîtres, pourquoi il y a chaque jour de nouvelles eaux dans les yeux, pourquoi les gens ne savent pas lire, pourquoi les hommes quittent la terre natale, pourquoi les maladies ravagent notre peuple. (350)

Au regard des souffrances que connaît le monde, le Divers, en tant que la prise en compte de toutes les particularités sans excepter aucune, est menacé. Dès lors, quelle logique peut-elle expliquer que le destin des individus soit lié à leur origine ou à leur culture ? Comment comprendre une culpabilité chevillée à la naissance et qui exclut toute présomption d'innocence ?

Conclusion

Les deux auteurs sont restés plus ou moins fidèles à l'histoire. D'un roman à l'autre, l'écart entre fiction et réalité est bien mince. Personnages historiques (Trujillo, Stenio Vincent, etc.) et personnages fictifs (Hilarion, Désiré, Amabelle, Sébastien, etc.) se mélangent. Dans chacun des deux, des éléments de la fiction culminent avec ceux de la réalité. Mais les deux romans ne sont pas des œuvres historiques. *Compère Général Soleil* est l'hypotexte de *La récolte douce des larmes*. Les remerciements disponibles à la fin de l'œuvre l'indiquent : « À Jacques Stephen Alexis, pour *Compère Général Soleil*. Oné. Toujours ».

Bibliographie

- Alexis, Jacques Stephen. *Compère Général Soleil*, Paris : Gallimard, 1955.
- Arnaud, Richard et Renauld Govain. « Schibboleth, la langue comme arme de détection massive : 1937, le massacre des Haïtiens ». *Lengas* 80 (2016). DOI : <https://doi.org/10.4000/lengas.1193>
- Balacescu, I. et B. Stefanink. « Défense et illustration de l'approche herméneutique en traduction ». *Meta* 50.2 (2005). 634–642.
- Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, édition bilingue, 1939.
- Dalembert, Louis-Philippe et Lyonel Trouillot. 2010, *Haïti, une traversée littéraire*. P nationales d'Haïti, Cultures France / Rey, 2010.
- Danticat, Edwidge. *La récolte douce des larmes*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1999.
- Desormeaux, Daniel. « Donner l'histoire haïtienne : l'historien, le conteur et la twitteuse ». *Revue du MAUSS* 58.2 (2022). 195-224.
- Diomandé, Mory. « Éléments de poétique et représentation de la figure féminine. Regards croisés à travers *Chansons pour elle* et *Nouvelles chansons d'amour* ». *Intel'actuel, Revue de lettres et sciences humaines* 15 (2016). 55-75.
- Franco, Bernard. *La littérature comparée. Histoire, domaines, méthodes*. Paris : Colin, 2016.
- Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1982.
- Glissant, Édouard. *Le discours antillais*. Paris : Gallimard, 1997.
- . *Une nouvelle région du monde*. Paris : Gallimard, 2006.
- Heidegger, Martin. *Être et temps*. Tr. Emmanuel Martineau. Paris : Gallimard, 1927-1993.
- Hoffmann, Léon-François. *Littérature d'Haïti*. Paris : Edicef, 1995.
- Lukacs, Georg. *Le roman historique*. Paris : Payot, 1965.
- Ngangop, Joseph. « Jacques Roumain a-t-il influencé Jacques Stephen Alexis ? Analyse comparative de *Gouverneurs de la rosée* et de *Compère général soleil* ». *Analyses, Langages, Textes et sociétés* 16 (2014). 43-56.
- Obas, Dominique, entretien avec Florence Alexis et Dany Laferrière. 2012. <https://dokumen.tips/documents/le-grand-ngre-alexis-a-mon-pre-saappelait-jacques-latour-alexis-mais-il.html?page=7> Consulté le 6 juillet 2022.
- Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Payot, 2000.